

ABONNEMENT

Sauumur : Un an 30 fr. Six mois 16 Trois mois 8

Poste :

Un an 35 fr. Six mois 19 Trois mois 10

On s'abonne :

A SAUMUR, Au bureau du Journal ou en envoyant un mandat sur la poste, et chez tous les libraires.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS

Annonces, la ligne . . . 20 Réclames, — 30 Faits divers, — 75

RÉSERVES SONT FAITES

Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas. Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS, A L'AGENCE HAVAS 8, place de la Bourse.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 31 MAI

LES INSOLENCES DE M. TISZA

On connaît les paroles que M. Tisza, président du conseil des ministres de Hongrie, vient de prononcer à la Chambre des députés de Pesth au sujet de l'Exposition de 1889. Après avoir essayé de détourner ses compatriotes de prendre part à l'Exposition, ce qui était assurément son droit, en leur disant que le maintien de la paix n'était pas assuré, M. Tisza a cru pouvoir ajouter qu'en présence de l'excitation des esprits en France, les objets exposés par des Hongrois ne seraient peut-être pas en sûreté à Paris et que leur drapeau national lui-même y pourrait recevoir quelque insulte.

On sait ce que nous pensons de l'inspiration fâcheuse qui a fait choisir pour l'Exposition une date où elle devait être presque fatalement privée du concours des Etats monarchiques.

On sait d'autre part ce que nous pensons de la faiblesse trop habituelle de notre gouvernement en face de la démagogie.

Il ne s'ensuit pas, — et nous tenons à le dire — que nous reconnaissons à un ministre hongrois le droit de parler de la France ou de son gouvernement comme l'a fait M. Tisza et que nous ne soyons pas aussi froissés que les partis républicains du langage insolent de ce personnage.

Il peut penser de la France ce qu'il lui plaît ; mais les convenances internationales imposent à un ministre, à l'égard des nations étrangères, une réserve à laquelle le premier ministre de Hongrie a manqué avec une grossière désinvolture.

Le gouvernement hongrois est mécontent des sympathies de la France pour la Russie. Nous ne pouvons cependant pas préférer l'alliance hongroise à l'alliance russe.

M. Tisza paraît avoir voulu imiter la brutalité à la tribune de son maître Bismarck. Il n'est pas permis à tout le monde d'imiter M. de Bismarck, et, de la part de M. Tisza, c'est une prétention grotesque.

On dit que le gouvernement français demande des explications. La véritable explication, c'est que l'Autriche Hongrie fait docilement ce que l'Allemagne lui intime l'ordre de faire ; c'est qu'elle n'a plus son indépendance ; c'est qu'elle est aux ordres de M. de Bismarck.

L'incident dont il s'agit est d'autant plus menaçant pour la France ; mais il en est d'autant plus honteux pour l'Autriche-Hongrie.

C'est par cette subordination de l'empire austro-hongrois à l'Allemagne que toute l'Europe a expliqué les paroles de M. Tisza : nous sommes dès lors assez vengés.

EMILE COLLAS.

Nous lisons dans le Figaro :

« Toute la presse française a vivement et justement relevé le fâcheux discours de M. Tisza et l'inconvenance des suppositions qu'il a émises devant le Parlement hongrois. Cette mésaventure confirmée, toutefois, dans leur opinion ceux qui avaient pensé que, si la France tenait à fêter par une Exposition le Centenaire de 1789, elle eût dû se contenter d'une Exposition restreinte, purement nationale, consacrée à l'histoire du génie français, et par une extension naturelle, à la constatation de l'état actuel de l'industrie française.

« Il y avait là une idée neuve qui eût renouvelé le cérémonial un peu usé des Expositions et diminué le caractère de grand bazar qu'elles ont de plus en plus. Bien comprise, organisée par des hommes compétents, cette Exposition-là eût coûté infiniment moins cher sans diminuer considérablement le nombre des visiteurs étrangers. Le succès d'exhibitions limitées comme les Salons de peinture, comme l'Exposition au profit de l'Hospitalité de nuit, prouve la vérité de mon dire.

« La satisfaction que l'industrie et l'art français ressentiront à se trouver peut-être supérieurs sur certains points à l'art et à l'industrie des peuples voisins me semble dès à présent largement compensée par l'ostentation dans lequel l'Europe place la France politique.

« Comme toutes les choses d'ici-bas, 1789 a eu son beau et son mauvais côté : l'égalité politique, l'égalité civile, l'égalité devant la loi sont-elles d'un prix assez haut pour qu'elles fassent oublier ce que nous avons perdu en stabilité, en sentiment de l'autorité, en respect pour la discipline et la hiérarchie ?

« Nous autres Français, nous le croyons, et tout réfléchi, nous n'avons pas tort, encore qu'on ait fort exagéré les bienfaits de 1789. Les mémoires si curieux de Rétif de la Bretonne, Monsieur Nicolas, publiés en pleine période révolutionnaire par un homme lancé dans les idées nouvelles, donnent des renseignements bien caractéristiques sur l'état réel des paysans et des bourgeois sous l'ancien régime : ils ne ressemblent guère à l'image qu'on s'en fait généralement.

« Quoi qu'il en soit, l'Europe monarchique ne peut avoir pour 1789 les mêmes yeux que nous ; elle ne pouvait surtout s'associer à une manifestation qui a pour but de solenniser le renversement des institutions sur lesquelles elle s'appuie encore.

« L'adhésion du Guatemala ou de la République de Libéria n'a pas racheté le tort que l'abstention officielle des grandes monarchies européennes fera à l'Exposition de 1889.

« Il eût été prudent de le prévoir ; il serait enfantin de s'en étonner. »

LE PROGRAMME DE LA DROITE

La réunion plénière des Droites a décidé vendredi soir, à l'Hôtel Continental, de poursuivre sans relâche, devant le Parlement et dans le pays, la dissolution de la Chambre, pour arriver, par la révision des lois constitutionnelles, à la consultation directe de la nation.

Voilà un véritable programme d'action, d'action pacifique et légale. Ce programme est profondément démocratique, puisqu'il a pour objet de mettre la nation, directement consultée, à même de faire connaître librement ses volontés. Il ne laisse place à aucune équivoque. Il est d'une clarté et d'une netteté parfaites.

Ces trois mots : Dissolution, revision, consultation directe du pays, ne peuvent manquer de rallier au drapeau arboré vendredi, à l'Hôtel Continental, par toute la phalange des députés conservateurs, l'immense majorité des électeurs.

Oui, il faut dissoudre la Chambre, cette Chambre discréditée, incapable, anarchique, qui ne peut plus même arriver à faire un budget, et dont l'existence, si elle se prolonge encore dix-huit mois, compromettra les forces militaires, économiques et sociales de la France.

Oui, il faut réviser la Constitution, en y rétablissant l'article 8, qui, dans la loi constitutionnelle de 1875, laissait à la France le droit de disposer de ses destinées, et que le parti républicain a supprimé, par une sorte de coup de force, quand il a eu la majorité dans le Parlement.

Oui, il faut que la nation soit directement consultée et qu'elle dise quel est le gouvernement qu'elle veut avoir ; il faut qu'on en finisse avec cette tyrannie jacobine qui prétend ériger la République en régime du droit divin et placer la forme républicaine au-dessus du suffrage universel.

Le terrain sur lequel la Droite appelle les électeurs est assez large pour que tous ceux qui sont fatigués, dégoûtés, écœurés des hontes du parlementarisme républicain viennent s'y réunir. Et nous croyons que le parlementarisme républicain a contre lui les neuf dixièmes du pays.

Derrière la Droite, réclamant par tous les moyens possibles la dissolution de la Chambre pour arriver à la consultation directe du pays, c'est le vrai parti national ouvert à tous les Français qui va se former. Les républicains désabusés y prendront place à côté des monarchistes convaincus. Les uns et les autres peuvent également collaborer à l'œuvre dont la Droite a pris l'initiative, car il ne s'agit pas pour le moment de faire un

Feuilleton de l'Echo Saumurois.

LA

PETITE-NIÈCE D'O'CONNELL

Vers sept heures il se leva et sortit. Il avait besoin d'air, besoin de retremper ses forces dans l'exubérance de vie que le soleil d'été faisait éclater de toutes choses. Au cours de sa promenade, une idée lui vint. Il se dirigea rapidement vers Dumborough pour parler au curé ; mais il le rencontra sur le chemin. Le bon prêtre lisait son bréviaire et se dirigeait vers une de ses familles pauvres. Tout d'abord il ne reconnut pas l'Écossais ; mais, au second coup d'œil, il se souvint, et, ne voyant pas Ellen à côté de son oncle, il eut un mouvement d'inquiétude.

— Bonjour, monsieur le curé, dit sir Glengarry en saluant le vieux prêtre avec une déférence marquée, je viens vous demander si vous savez où est ma nièce, si vous avez de ses nouvelles ?

— Stoppé ! le curé de Dumborough l'interrogea du regard. Que s'était-il passé ? quels événements avaient changé cet homme, si dur et si sceptique autrefois ? quel chagrin l'avait tant vieilli et lui avait donné cet air accablé ? et surtout comment

venait-il, lui, tuteur d'Ellen, demander où était sa nièce ?

— Le prêtre ne répondit pas.

— Hélas ! murmura sir Robert, vous ne savez rien, vous non plus ?

— Expliquez-vous, sir, reprit le curé, je croyais miss Ellen avec vous, en Écosse ?

— Elle y était, mais elle est partie.

Et sir Robert fit au pasteur le récit détaillé de ce qui s'était passé à Glengarry-Castle. Il avait machinalement suivi le curé, qui avait traversé le village et s'était mis à gravir un sentier de montagne, écoutant la relation de son interlocuteur avec émotion, la tête un peu inclinée, l'extrémité des mains cachées sous ses larges manches.

Quand sir Robert eut fini, quand la tristesse de ses souvenirs se fut un peu adoucie par l'aven qu'il venait d'en faire, le vieux prêtre rejeta en arrière sa tête blanche et levant les yeux au ciel :

— C'est une triste histoire, en effet, sir, dit-il, et il est bien extraordinaire que vous n'avez pas retrouvé miss Mac-Gaway après toutes les recherches que vous avez faites. Mais, ajouta-t-il, il n'est pas possible que tôt ou tard le doigt de Dieu ne vous la ramène.

— J'espère encore et j'espère toujours.

Pendant quelques instants le curé de Dumborough resta silencieux ; puis tout à coup :

— Si elle revient jamais, dit-il, ce sera ici.

— Vous me ferez alors appeler, monsieur le curé.

— Pourquoi ne l'attendriez-vous pas au milieu de nous ?

— Ici, au Fern-Cottage ?

— Oui.

Sir Glengarry s'arrêta subitement. Cette idée, exprimée si naïvement par le curé de Dumborough, lui plaisait.

Le curé reprit :

— Restez donc, sir, vous êtes libre, rien ne vous retient en Écosse, et je suis sûr qu'Ellen serait heureuse de vous savoir chez elle.

Ils étaient arrivés presque au sommet de la montagne à la porte d'une petite cabane de misérable apparence. Le prêtre frappa.

— Adieu, monsieur le curé, dit soudain sir Glengarry, je vais réfléchir...

Sans paraître étonné de ce brusque départ, le vieux pasteur sourit :

— Adieu, adieu, dit-il doucement, ou mieux au revoir !

L'Écossais réfléchit quelques heures et se décida à suivre les conseils de M. le curé. Il ne résista pas à la joie de s'installer à ce foyer paisible où l'enfance de sa fille adoptive s'était écoulée, à vivre au milieu de son souvenir, demeuré si vivant au Fern-Cottage. Il retourna le lendemain à Dumborough et déclara au curé que sa résolution

était prise et qu'il s'ablistait chez sa nièce. Le prêtre en fut heureux. Il voyait le changement qu'avait opéré dans cette âme blessée par le rude combat de la vie la douce influence d'Ellen ; d'un coup d'œil il avait tout deviné, tout sondé, tout compris ; puis il avait rêvé d'achever lui-même l'œuvre si bien commencée.

Le vieux Écossais s'installa donc au Fern-Cottage. Il respecta les moindres détails de l'arrangement de la maison et conserva pieusement chaque chose en son état primitif. Il soignait lui-même et arrosait les fleurs d'Ellen, que Glengarry lui avait montrées ; il défendit de couper les grandes fougères, jetées par masses sur les vieux murs du jardin, et qui poussaient leurs fines pointes dentelées jusque sous les fenêtres de l'habitation. Souvent il se promenait sur la grève les yeux fixés au loin, suivant la vague mouvante, et sentant se réveiller au fond de son cœur cette joie pénétrante qui naît de la jeunesse et de l'enthousiasme, le rêve ! Oui, il rêvait. Il oubliait ses soixante ans sonnés, sa vie triste et froide, son foyer désert, et il retrouvait au crépuscule la chanson harmonieuse et vibrante du matin. Sur l'aile des mouettes sa pensée volait vers Ellen, sa fille. Il la voyait partout, la retrouvait dans l'étoile du soir, dans l'oiseau du matin, confiait au vent qui passait de mystérieuses paroles d'espoir, et que la mer fût calme ou agitée, que la montagne

gouvernement, d'élaborer une Constitution, mais d'affranchir la France de la domination d'une oligarchie qui l'exploite, la ruine et la perd.

Les députés conservateurs ne veulent, en somme, qu'une chose : c'est qu'on donne la parole au pays.

Les députés républicains, par contre, n'ont qu'une préoccupation : empêcher le pays d'exprimer sa volonté, le maintenir bon gré mal gré sous leur domination. Ils regardent la France comme une ferme à exploiter. Ils entendent vivre dessus jusqu'à épuisement.

C'est pour cela que les députés conservateurs réclament la dissolution immédiate, tandis que les députés républicains cherchent à prolonger leur pouvoir le plus longtemps possible.

Reste à savoir si l'oligarchie qui nous gouverne pourra résister dix-huit mois à la pression du pays.

En tous cas, on peut être certain que le mouvement dissolutionniste s'accroîtra de plus en plus dans les masses profondes du suffrage universel : plus les républicains retarderont l'échéance, plus leur défaite aux élections générales sera complète.

(Le Soleil.)

Programme nouveau de M. Floquet

Le discours prononcé à Laon par le président Floquet vaut la peine qu'on le signale, surtout à cause de sa largeur inattendue.

M. le premier ministre pèse-t-il ce qu'il dit, se souvient-il de ce qu'il a dit jadis, a-t-il conscience de ses déclarations successives ? Voilà un problème qui mériterait d'être soumis à des médecins politiques, s'il y avait des médecins de ce genre-là.

M. Floquet a exposé aux auditeurs de Laon le programme de son gouvernement ; programme énorme, d'autant plus énorme que l'orateur s'est contenu dans des généralités.

Notre programme, a-t-il dit dans un mouvement oratoire qui aura certainement produit beaucoup d'effet sur les imbéciles, c'est l'ensemble de toutes les opinions et de celles de nos collègues depuis que nous avons fait notre première profession de foi aux électeurs.

C'est-à-dire que toutes les folies les plus criminelles se donnent rendez-vous dans ce programme :

L'élection des juges, le rétablissement de la garde nationale, la mairie centrale de Paris, la suppression du budget des cultes, l'impôt spécial sur les citoyens qui ne sont pas des « ouvriers », l'esclavage des patrons au profit exclusif de leurs employés, et une foule de projets tous propres à compliquer le désordre social, à ruiner la société commerciale et industrielle, et finalement à rendre la France la plus bouleversée et la plus pauvre des nations européennes, telles sont les promesses principales que nous trouvons dans les affiches électorales de M. Floquet et de ses collègues.

fût sombre ou claire, que les pins chantaient doucement, ou qu'ils se tordissent sous la rafale, sir Glengarry pensait à sa nièce et la cherchait en toutes choses.

Peu à peu il s'attacha à cette population simple et croyante d'Irlande, et de leur côté les pêcheurs ne tardèrent pas à l'aimer. Qui l'eût vu, le noble Écossais, monter sur les barques de ses humbles amis, partir avec eux pour la pêche, partager leur frugal repas sur mer, n'eût certes pas reconnu le fier seigneur de Glengarry-Castle. Qui eût écouté les conversations qu'il avait avec eux, les réponses de ses braves gens, n'eût pas voulu croire que c'était là l'homme sceptique et blasé qui méprisait toute croyance. Sir Glengarry admirait la foi des pêcheurs, il la respectait et trouvait dans ces chrétiens une grandeur d'âme qui l'écrasait à ses propres yeux.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Le curé de Dumborough était devenu le grand ami de sir Robert et l'habitué du Fern-Cottage. Avec la double autorité que lui donnaient la vieillesse et le sacerdoce, il allait plus avant et avec plus de hardiesse qu'Ellen porter le fer et le feu dans l'âme de celui qu'il considérait comme un de ses paroissiens. Il commençait à aborder franchement les sujets religieux, à combattre le scepticisme de sir Robert, à l'éclairer sur les grands devoirs de la vie et sur les splendeurs de la religion catholique, et

Il y a de quoi mettre le pays à feu et à sang en moins de six semaines, en justifiant les déclarations insolentes faites au Parlement hongrois par le ministre Tisza.

Et le comble c'est que M. Floquet exprime l'espoir qu'un pareil programme trouvera au Palais-Bourbon une majorité !

Il paraît que les contradictions les plus flagrantes ne gênent point ce personnage étonnant.

Car jamais, au grand jamais, plus belle pomme de discorde n'avait été jetée dans une arène parlementaire.

C'est à se demander si M. le président du conseil n'était pas quelque peu sous l'influence des alcools officiels lorsqu'il a fait ses bizarres déclarations.

Si, en effet, il était de sang-froid, le cas est tout-à-fait grave, et nous n'avons plus qu'à attendre sa chute demain ou après-demain, car la Chambre, si folle qu'elle soit, ne pourra pas le suivre sur un terrain aussi accidenté.

A SAINT-ETIENNE

Les ouvriers armuriers de la corporation de l'arme fine de Saint-Etienne ont offert, dimanche, un grand banquet au général de Charette, qui venait de recevoir de leurs mains un fusil, véritable chef-d'œuvre, destiné par la corporation ouvrière stéphanoise à S. A. R. le duc d'Orléans, fils aîné de Monseigneur le Comte de Paris.

Le banquet, qui comprenait six cents convives, parmi lesquels cinq cents ouvriers, a eu lieu dans l'orangerie du château de Méans, près Saint-Etienne, sous la présidence de M. le général de Charette qui a prononcé un magnifique discours dont nous regrettons de ne pouvoir citer que quelques passages. Celui-ci a particulièrement frappé l'auditoire :

« Toutes les idées aujourd'hui semblent confondues, toutes les idées de morale, de droit et de justice semblent oubliées.

« Voilà bien longtemps que nous attendons, mais c'est le moment d'agir ou jamais.

« Monseigneur le Comte de Paris, dans ses trois manifestes ou déclarations, nous a montré, avec toute la dignité de sa royale parole, les dangers de la situation, le moyen d'en sortir et le merveilleux programme de la Monarchie. »

Plus loin, le général a établi très nettement la distinction entre les plébiscitaires proprement dits et les monarchistes :

« Le droit monarchique est la résultante d'un accord entre le roi et le peuple. Il faut confirmer le pacte antique qui scelle l'union de la Monarchie et de la France. La Monarchie n'a perdu aucun de ses droits ; elle a perdu la possession de fait, et cette possession, il faut qu'elle la regoive par un acte qui sera la légalité sans créer le droit. Voilà la distinction qui nous sépare des plébiscitaires. »

Enfin, le général a peint en quelques traits éloquentes la douloureuse situation de M^r le duc d'Orléans :

il ne négligeait rien pour instruire et pour réchauffer une âme trop longtemps abandonnée à l'indifférence.

Sir Glengarry se prêtait volontiers à ces graves conversations. Il cherchait la vérité. Un des plus grands bienfaits d'Ellen était d'avoir rendu à son oncle ce désir d'idéal que nous ressentons tous et qui est un besoin absolu pour les âmes hautes, mais que sir Robert avait comprimé en lui, jusqu'à l'étouffer. Il retrouvait ses aspirations passagères vers le beau, vers cette perfection que poursuit notre âme, faite pour Dieu, et il cherchait avec ardeur, reconnaissant dans la doctrine catholique tout ce que son cœur demandait, et hésitant pourtant toujours, avec cette incompréhensible ténacité qu'il faut vaincre comme le dernier obstacle pour monter de l'erreur à la vérité.

L'année s'écoula. Le curé voyait chaque jour mûrir chez son vieil élève le fruit du salut. Sir Glengarry n'avait pas perdu tout espoir de retrouver Ellen. Il écrivait lettre sur lettre, envoyait annonce sur annonce, distribuait promesse sur promesse, et mettait sur les dents la police entière de France et d'Angleterre ; mais la jeune fille ne se retrouvait pas.

(A suivre.)

GERMAINE D'ANJOU.

« J'ai le très grand honneur de le connaître, ce jeune prince. Ah ! comme il est dur pour un fils de France d'être obligé d'aller apprendre le métier des armes sur une terre étrangère ; et vous comprenez qu'un fils de France doit être d'abord soldat.

« Vous allez lui offrir cette arme magique. Je réclame l'honneur de la présenter au Roi. Ce sera la récompense de cette belle journée. »

D'autres discours ont été prononcés, notamment par M. du Chevalard qui a rappelé la sollicitude de M^r le Comte de Paris pour les classes ouvrières :

« Il les étudie, car il sait que s'il a des droits, il a aussi des devoirs, et le premier de tous, c'est de défendre le faible et de protéger la classe ouvrière qui est la force la plus vive de la nation.

« Ah ! laissez-moi vous dire l'impression que l'on éprouve en franchissant le seuil de Sheen-House ; on croit, en y rentrant, mettre le pied sur le sol de la patrie. Là, tout rappelle la France ; tout y parle de la France. Dans le grand salon, la place d'honneur est occupée par le drapeau de France, tissé par les ouvriers lyonnais ; une seconde place, à côté, est réservée au fusil des armuriers stéphanois.

« Ayez confiance, la Providence est avec nous.

« Oui, tout autour de nous nous dit d'avoir confiance ; le prince compte sur vous, vous pouvez compter sur lui. »

Voici quelques détails sur le fusil offert au duc d'Orléans :

Le canon du fusil est un damas frisé à cinq baguettes. Il a dans toute sa longueur 0^m75 ; il pèse 1,500 grammes. Or, pour ce canon, qui comporte le chiffre incroyable de près de 15,000 soudures, il a été employé plus de 50 kilos de matière première.

On peut compter les fils avec la loupe.

Il est à calibre 42, non choqué ; sa portée donne les deux tiers de la charge dans une cible de 0^m70 carrés, à 40 mètres de distance. Il est déroché et miné en blanc.

LA POLITIQUE AUSTRO-HONGROISE

Les cercles politiques de Vienne considèrent le discours alarmiste de M. Tisza comme la continuation de la campagne pour tenir le pays en haleine.

Un organe officieux, le *Fremdenblatt*, cherche à justifier les paroles de M. Tisza.

Il s'étonne de l'émotion qu'elles ont produite en France et en Autriche. On ne peut pas, dit-il, glorifier la révolution ni l'exécution de Marie-Antoinette.

Malgré le ton agressif et violent de l'article de l'*Extrablatt* et du *Tagblatt*, de Vienne, nous croyons devoir publier le résumé suivant :

« L'*Extrablatt*, journal officieux, dit que le discours de M. Tisza a fait l'effet d'une explosion d'indignation qui s'est manifestée par les commentaires dans les journaux.

« Les feuilles françaises sont indignées contre M. Tisza ; elles devraient plutôt l'être contre elles-mêmes.

« Le spectacle qu'offre la France est piteux, et les événements de Paris prouvent que les avertissements que donne le ministre de ne plus avoir aucun contact avec la France sont justifiés.

« La nation française est tombée dans un état hypnotique ; une idée domine l'opinion publique : c'est la revanche. Au début, elle était justifiée ; aujourd'hui, cette idée serait encore compréhensible si elle n'était devenue la proie des fanatiques qui ne veulent rien autre chose que de précipiter la France dans des aventures sanglantes avec l'Allemagne.

« Cet état hypnotique explique le succès du général Boulanger. »

La *Neue Wiener Tagblatt* dit : « Pour les étrangers, il est presque inconcevable que la France ait pu penser si longtemps qu'en présence des événements qui se passent aujourd'hui, de la politique désordonnée, des intrigues ambitieuses des partis et de leurs chefs, des luttes infructueuses de la Chambre et de l'accroissement des tendances anarchistes, elle conserverait les sympathies des étrangers et leur confiance dans sa force et son avenir. »

CHRONIQUE LOCALE

ET DE L'OUEST

SQUARE DU THÉÂTRE

HARMONIE SAUMUROISE

Concert du Dimanche 3 juin 1888, à 8 heures 1/4 du soir

Programme

1. *Ké-Son*, pas redoublé..... BIDECAIN.
2. *Le Camp du Drapeau d'Or*, ouverture..... BROT.
3. Polka pour piston..... X.
4. *Zampa*, ouverture..... HÉROLD.
5. *La Muette de Portici*, grande fantaisie..... AUER.

Le Chef de musique,
V. GOUBEAULT.

LE NOUVEAU MAIRE D'ANGERS

La *Petite France*, et ce n'est pas sa coutume, a droit aujourd'hui à un bon point. Nous lisons dans cette feuille :

« Le *Patriote*, dans son numéro de mercredi, fait un reproche à M. Guignard, le nouveau maire, d'avoir engagé les conseillers municipaux à s'unir à lui dans le cri de : *Vive la France !*

« Comment ! dit la feuille opportuniste, le nouveau maire n'a pas engagé ses collègues à crier : *Vive la République !* Et la feuille de la rue Lenepveu ajoute que M. Guignard, en criant : *Vive la France*, s'est assis sur le drapeau de la patrie.

« Nous ferons remarquer à notre confrère qu'en criant : *Vive la France !* les conseillers municipaux de toute nuance n'ont pas cru s'asseoir sur le drapeau de la patrie. Est-ce que le drapeau tricolore n'est pas le drapeau de la France ? Il n'est pas un membre du Conseil, même parmi ceux de la droite, qui ait pu penser autrement.

« Lors donc que M. Guignard, républicain convaincu, a adjuré ses collègues, même les plus radicaux, de s'unir à lui pour pousser ce cri, il a agi sagement.

« Est-ce que le maire d'une ville comme Angers, où tous les partis sont représentés dans le Conseil, pouvait ne pas tenir compte des représentants du parti réactionnaire ?

« Il est un cri sur lequel nous sommes tous d'accord, républicains radicaux, opportunistes ou monarchistes : c'est le cri de *Vive la France !* M. Guignard l'a bien compris, et il a eu cent fois raison. »

Erratum. — Une faute d'impression a dénaturé complètement hier une des phrases de l'allocution prononcée samedi, au Conseil municipal d'Angers, par M. de Châteaux.

5^e alinéa, 12^e ligne, au lieu de : « ... jamais vous ne m'avez vu... remplacer, pour la politique qui divise, etc. », il faut lire : « ... remplacer, par la politique qui divise, l'entente, l'union et la concorde indispensables à la bonne gestion des affaires de la cité. »

Tel est le texte exact des paroles prononcées par M. de Châteaux.

NANTES. — Si le temps se montre propice, les Processions de la Fête-Dieu auront cette année un éclat exceptionnel.

On travaille activement à préparer les tentures, les guirlandes et les criffammes. Les mâts vont se dresser dans les rues, les reposoirs vont être de nouveau construits. C'est une nouvelle source de travail qui donnera du pain à de nombreux ménages et leur permettra d'envisager sans terreur l'échéance toujours si lourde de la Saint-Jean.

La Fête-Dieu était jadis une occasion de renouveler les toilettes. Cet usage, dont le commerce local déplorait la disparition, est remis en vigueur.

Les commerçants ne peuvent suffire aux demandes ; depuis la publication de l'arrêté autorisant la sortie des Processions, leurs recettes se sont accrues d'une façon très sensible.

Les années précédentes, nos compatriotes quittaient la ville pour la campagne, le jour de la Fête-Dieu ; ils ne voulaient pas être témoins du deuil qui semblait planer sur la cité. C'est la contraire cette année : ceux qui sont déjà partis reviennent pour décorer leurs demeures et prendre part à l'affluence universelle.

Dimanche prochain, il y aura une affluence considérable de personnes de toutes les communes voisines.

La journée sera bonne à tous les points de vue. (Espérance du Peuple.)

Une machine des tramways a essayé, hier matin, la nouvelle ligne des Ponts, entre la Bourse et la place de la République, à Nantes.

Le parcours, aller et retour, s'est effectué sans aucun incident: tous les aiguillages ont très bien fonctionné. La Compagnie va continuer à faire circuler d'autres machines, à titre d'essai, pour faire la voie et apprendre la route aux mécaniciens.

Les travaux n'étant pas encore terminés sur tous les points, la date précise de l'inauguration du service ne pourra être fixée qu'ultérieurement, mais il est actuellement très probable que cette inauguration aura lieu dans la première quinzaine de juin.

TENTATIVE DE SUICIDE EN WAGON

Dans la nuit de lundi à mardi, sur la ligne de Brest, un militaire, qui se rendait en Bretagne pour faire sa période de treize jours, s'est jeté par la portière du wagon, pendant la marche du train, et s'est fait des blessures très graves.

LA MALMAISON A VENDRE

Nous sommes dans la saison des ventes. Pendant que l'Hôtel Drouot et la salle Silvestre font feu de leurs dernières anches, les murs de Paris étalent, entre des milliers d'autres du même genre, de grandes affiches jaunes annonçant l'adjudication, le 5 juin, du château de la Malmaison, sur la mise à prix de 250,000 fr.

Ce n'est pas la première fois que le propriétaire de la Malmaison essaie de se défaire de cet immeuble géant. Déjà, en 1877, nous avons vu une première fois les mêmes affiches, et je crois bien les avoir revues une fois encore depuis. Je crois bien qu'il ne réussisse pas mieux cette fois-ci. 250,000 francs, c'est pour rien; mais ils ne se trouvent pas aujourd'hui, comme on dit vulgairement, dans le pas d'un cheval. Sous la République actuelle, et surtout depuis le krach, dont M. Bontoux publie en ce moment l'histoire intime, les châteaux en province et les hôtels à Paris ne sont pas d'une délicate affaire.

Rien qu'à évaluer les souvenirs, il y en a pour plus de 250,000 francs à la Malmaison. Ses origines se perdent, comme on dit, « dans la nuit des temps »; mais son histoire ne commence guère qu'avec Joséphine, qui l'acheta en 1798, et y trôna, entourée d'une cour de poètes, d'artistes et de jolies femmes. Autour de la charmante maîtresse du logis, — comme les Grâces autour de leur reine, eût dit le suave Bouilly, qui était l'un des hôtes habituels du château, — voltigeait « tout un essaim » de beautés: la jeune Hortense, Fanny de Beauharnais, M^{me} Tallien, M^{me} Regnault de Saint-Jean d'Angély. On s'efforçait d'y régir contre les grossièretés et les violences de la Révolution; on y poussait à ses extrêmes limites la recherche du langage et l'élégance du costume. La Malmaison tournait à l'hôtel Rambouillet; seulement les raffinés y étaient remplacés par les incroyables, et les précieuses, par les merveilleuses.

Parfois un petit homme maigre et jaune, aux yeux noirs étincelant sous ses longs cheveux plats, qui causait dans l'embrasure d'une fenêtre, se retournait, comme agacé par ces papotages muscadins et les coupail d'une phrase brève, tranchante comme un coup de sabre. C'était le mari de la maîtresse de maison, le général Bonaparte.

Le Consulat fut l'âge d'or de la Malmaison, mis à la hauteur de ses destinées nouvelles par les architectes Percier et Fontaine. Le petit château de plaisance fut agrandi; on y transporta tout un Musée, et le parc fut transformé en une sorte de Trianon, avec ses kiosques, ses temples de l'Amour, ses chaumières, ses bergeries. Mais le maître de la maison n'avait pas, comme on sait, le goût tourné vers la pastorale, et la Malmaison fut détrônée par Saint-Cloud. Elle ne retrouva qu'après le divorce sa belle châtelaine, mais, hélas! bien vieillie, et par le chagrin plus encore que par l'âge. Elle y mourut, pendant la première invasion, — en même temps que l'Empire, — d'un refroidissement attrapé pendant qu'elle faisait au czar les honneurs de son domaine.

Après Waterloo, Napoléon revint à la

Malmaison et y resta quatre jours, qui furent éternisés dans ces lieux familiers par tous les fantômes de son bonheur passé. Le lendemain de son départ, le château fut envahi et dévasté par les Prussiens. Ils y ont repassé, en 1870: on s'en aperçoit.

Les palais s'en vont, comme les rois. Ils reviendront avec eux. Meudon et Saint-Cloud ont été brûlés par les Prussiens; les Tuileries, par les Français. Le Raincy du duc d'Orléans, le Clagny de la marquise de Montespan et de la duchesse du Maine, le Marly de Louis XIV ne sont plus. Les grilles dansent avec les commis du *Bon Marché* dans le parc de Sceaux. Le château de Louveciennes est à un ancien marchand de son; le château de Montmorency, à un auteur dramatique; Chamaranda était à un marchand de nouveautés; Vaux appartient à un raffineur; Luciennes, à un manufacturier; Chenonceaux, à la sœur de M. Wilson. J'en passe, et des meilleurs.

Qui va acheter la Malmaison, — si on l'achète? Sera-ce un quinquillier retiré, ou Sarah Bernhardt, ou Paulus, ou M. Géraudel? Mais j'y pense: ce serait un meilleur moyen pour le général Boulanger de jouer au petit Bonaparte: faute de Lodi, de Castiglione et d'Arcole, il aurait, au moins, la Malmaison; ce serait toujours cela. v. f.

LA PETITE REVUE

Encore un progrès dans la presse périodique, et cette fois, nous tenons à le signaler, un progrès qui va faire événement. Les éditeurs LECÈNE et OUDIN, 17, rue Bonaparte, à Paris, viennent de fonder *La Petite Revue* dont le premier numéro a paru le 26 de ce mois. *La Petite Revue*, titre heureux, qui ne peut manquer de piquer la curiosité et d'attirer le lecteur! Mais ce qui contribuera surtout au succès rapide de cette nouvelle publication, c'est qu'elle constitue une véritable innovation. C'est la *Revue* à 10 centimes, ayant pour programme de faire connaître de semaine en semaine tout ce qui se passe d'important dans le monde économique et social, industriel et commercial, scientifique, littéraire, artistique, tout en ne négligeant rien de ce qui plaît, récréé et amuse: romans, nouvelles, modes, travaux manuels, récréations, concours. Voici donc la *Revue* à bon marché, s'adressant à chacun et à tous, la vraie revue de la famille, où le père, la mère, le fils, la jeune fille, trouveront à côté d'une lecture commune, des articles qui leur présenteront un intérêt plus spécial. Ajoutons que *La Petite Revue* donne à chacun de ses lecteurs le moyen de gagner cent francs en espèces par semaine. Il suffit, en effet, de prendre part à ses concours-primés, d'ailleurs faciles et accessibles à tous, pour pouvoir prétendre à ce prix d'un genre tout nouveau et se renouvelant cinquante-deux fois par an. *La Petite Revue* a seize pages de texte, avec belle couverture en chromo, et douze à quinze gravures par numéro. Elle est rédigée par les littérateurs, les savants en renom; elle ne coûte que dix centimes par semaine ou six francs par an. Elle sera bientôt la lecture favorite de tous, car elle ne tardera pas à être entre toutes les mains. Les éditeurs voulant laisser apprécier à chacun l'importance, le caractère distinctif et la valeur réelle de la *Petite Revue*, en adressent gratuitement le premier numéro à quiconque en fait la demande. Le premier numéro étant tiré à plus d'un million d'exemplaires, personne ne voudra ou ne devra s'en passer.

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 30 mai.

Le marché est un peu plus faible; le 3 0/0 clôture à 82.75, le 4 1/2 0/0 à 105.50.

L'action du Crédit Foncier cote 1,460. Les obligations foncières et communales des diverses séries ont un bon mouvement d'affaires au comptant et donnent lieu à des échanges suivis. Les Bons à Lots sont demandés à 130.

La Société Générale se maintient sans changement à 455.

Les Dépôts et Comptes courants sont fermes à 600.

La Banque d'Escompte s'inscrit à 466.25. L'assemblée générale des actionnaires qui a eu lieu hier a voté toutes les résolutions présentées par le conseil. Elle a fixé à 12.30 par action libérée de 250 fr. et à 25 fr. par action entièrement libérée le dividende de l'exercice 1887 sur lequel il a déjà été distribué le 1^{er} janvier 6.25 par action de 250 et 12.50 par action entièrement libérée. Le solde du dividende sera mis en paiement à partir du 1^{er} juillet.

Les obligations de la Société des Immeubles ont

des achats suivis à 385.25. Les capitalistes profitent des bas cours actuels pour mettre en portefeuille une valeur solidement garantie, d'un intérêt rémunérateur et appelée à une plus-value considérable.

L'action Panama clôture à 375. La prochaine assemblée des actionnaires de la C^{ie} demeure fixée au 27 juin et il est probable que l'émission de la première série d'obligations aura lieu immédiatement après. L'épargne trouvera là un placement avantageux et rémunérateur.

Les Métaux se traitent à 800.

Les actionnaires de la Compagnie Transatlantique sont convoqués en assemblée générale pour demain 31 courant.

Le Comptoir d'Escompte cote 1,035. Nos chemins de fer sont bien tenus.

CONSEILS ET RECETTES.

SECOURS A DONNER EN CAS D'ASPHYXIE PAR IMMERSION

En premier lieu, on mettra le noyé sur le ventre après l'avoir déshabillé, puis on placera sous l'estomac et la poitrine un rouleau de vêtements et on repliera un des bras sous le front pour éloigner la bouche du sol. On pèse alors à plusieurs reprises sur le dos, afin de faire rejeter par la bouche l'eau qui pourrait se trouver dans l'estomac et les poumons.

Le sujet est alors placé sur le dos, les épaules reposant sur le même rouleau de vêtements, la tête fléchissant en arrière et les mains croisées sur la tête. On se place ensuite à cheval sur les jambes, les genoux à la hauteur des hanches et on presse vigoureusement la poitrine des deux côtés à la fois; des pressions seront faites sur le ventre et à la poitrine en appuyant jusqu'à la bouche.

Il faut régulièrement recommencer et s'interrompre 8 à 10 fois par minute afin d'obtenir à peu près la fonction de la respiration. On arrive ainsi à expulser l'air vicié et à faire pénétrer de l'air frais dans les poumons. Ces soins sont nécessaires pendant longtemps. Il arrive que la respiration étant rétablie mais rare, on doit par intervalle continuer à l'aider.

Lorsque la respiration fonctionne régulièrement, les frictions sèches commenceront à réchauffer le malade, qu'on enveloppera alors dans des couvertures de laine. Un peu d'eau-de-vie coupée d'eau chaude lui sera administrée par petites doses jusqu'à ce que le sommeil et le repos viennent achever la guérison.

Les soins que nous venons d'indiquer doivent être continués avec persévérance jusqu'à ce qu'on soit absolument certain que tout espoir est perdu.

Tous ont disparu!

Ribeaucourt (Somme), le 26 juillet 1887. — Je souffrais depuis trois ans de maux d'estomac et d'une toux opiniâtre. Depuis que j'ai eu l'heureuse idée de prendre des Pilules Suisses à 1 fr. 50 la boîte, je me porte parfaitement bien, tous mes maux ont disparu.

Sig. lég. par M. le maire. FÉLIX HOUBART.

Dernières Nouvelles

La *Nouvelle Presse* de Berlin publie un article violent contre la France:

« Personne, dit-elle, ne peut nier que ce soit la faute de la France, si M. de Bismarck est obligé de prendre contre elle des mesures d'isolement. Il n'y a plus que la Russie qui prenne parti pour la France, et encore est-ce par haine de l'Allemagne. C'est à la Russie que la France doit sa situation. »

« La France sera un danger pour la paix de l'Europe aussi longtemps qu'elle sera à la remorque de la Russie. »

LE DISCOURS TISZA

On n'a reçu hier matin aucune nouvelle de source officielle de Vienne relativement à la conversation qu'a dû avoir notre ambassadeur, M. Decrais, avec M. le comte Kalnoky au sujet du discours de M. Tisza.

L'ALSACE FERMÉE

D'après un avis de la Compagnie des chemins de fer de l'Est, les voyageurs de et pour la Suisse, l'Autriche-Hongrie (via Arlberg) et l'Italie (via Gothard), peuvent dès aujourd'hui éviter le transit par le territoire d'Alsace-Lorraine et emprunter la voie de Delle.

SERVICE FUNÈBRE

La direction de l'Opéra-Comique a fait célébrer hier un service funèbre à l'église Saint-Roch, en mémoire de l'incendie de 1887.

Les artistes ont exécuté divers morceaux. Parmi les assistants étaient tout le haut personnel des Beaux-Arts, le colonel Gouffon, de nombreux officiers et sapeurs-pompier. Dans le chœur était placé un détachement de pompiers.

L'EMPEREUR DU BRÉSIL

Une dépêche de Milan dit que l'empereur du Brésil va beaucoup mieux, que sa convalescence continue à progresser et annonce son départ pour Aix comme très probable pour demain vendredi.

Nouvelles à la main.

Leçon de choses, à l'école laïque.

La maîtresse montrant son petit doigt:

— Comment appelle-t-on cela?

Silence de l'élève.

— L'auriculaire, reprend gravement la pélagie. Il est ainsi nommé parce qu'on se le met parfois dans l'oreille.

Puis, continuant et levant l'index:

— Et celui-ci?

— L'oculaire, répond l'enfant, parce qu'on se le met souvent dans l'œil.

On racontait qu'un banquier avait frisé la police correctionnelle et qu'il était parvenu à s'y soustraire.

— Alors, dit Vivier, il va être décoré!

— Pourquoi?

— Il a couru un danger!

BOURSE DE PARIS

DU 30 MAI 1888.

Rente 3 0/0.	82 75
Rente 3 0/0 amortissable.	85 85
Rente 4 1/2 (nouveau).	105 85
Obligations du Trésor.	512 »

ÉPICERIE CENTRALE

On trouve à l'Épicerie Centrale, depuis quelques jours:

Tous les produits de la maison F. Potin qui sont vendus le même prix qu'à la maison de Paris, boulevard Sébastopol.

TARIF DES CHOCOLATS FÉLIX POTIN GARANTIS PUR CACAO ET SUCRE

No 1. Chocolat de santé.	le 1/2 kilo	1.30
2. » » qualité fine.	»	1.50
3. » » supérieur vanillé.	»	1.70
4. » » surfin.	»	1.80
5. » » — double vanille.	»	1.90
6. » » superfin double id.	»	2.10
7. » » triple vanille.	»	2.40
Chocolat sans sucre.	»	2.50

Les numéros 1, 2 et 4 ne sont pas vanillés.

Voulez-vous acheter Bon Marché, adressez-vous à

L'ÉPARGNE POPULAIRE

87, rue d'Orléans, Saumur,

Où vous trouverez:

Des Complètes Haute Nouveauté, depuis 33 fr., Lingerie, Toile, Nouveauté, Draperie, Confections pour Hommes et Enfants, Chaussures, Chapellerie, Horlogerie, Bijouterie, Glaces, Meubles et Literie, etc., etc., en un mot tout ce qui concerne le Ménage, vendu à des prix défiant la concurrence.

LA LANTERNE D'ARLEQUIN

Illustrée, 10 centimes

PARAISANT TOUTS LES DIMANCHES.

Bureaux à Tours, rue Richelieu, 43.

Sommaire du n^o 374 (27 mai 1888). Ce qui fait les élections. Le maire de Palatruelles-Grenouilles. Un coup du sort. Dernières nouvelles. Gazette d'Arlequin. Dissolution — Revision. Théâtre des marionnettes parlementaires. La logique de nos honorables. Une idée de Félix Pyat. Scène de bateleurs. Ce bon Boulange. Les sœurs de charité et Carnot. Chez Jacques Bonhomme.

Nous engageons nos amis à s'abonner à cette vaillante et spirituelle publication. Le prix est de 6 fr. par an, ou 0,50 centimes par mois. Les abonnés de notre journal peuvent la recevoir pour 5 fr. seulement, en adressant avec une bande un mandat-poste à la Direction, à TOURS, 13, rue Richelieu.

On demande des vendeurs au numéro et des correspondants dans toutes les communes de France.

LES FRÈRES MAHON

médecins spéciaux, « obtiennent mille guérisons par an dans les hôpitaux. » Maladies de la peau et du cuir chevelu, teignes, dartres, chute des cheveux, etc. Le docteur Mahon, chargé pendant trente ans de traiter à l'hôpital d'Angers, consulte le dernier dimanche de chaque mois à Angers, de 1 à 4 heures, à l'hôtel d'Anjou. Dépôt des Pommades MAHON à Saumur, à la pharmacie GABLIN. — Paris, rue Rivoli, 30.

PAUL GODET, propriétaire-gérant.

